

David Revoy, la BD et les licences libres

Si vous avez raté le début...

(Si vous avez déjà suivi les épisodes précédents, allez directement au texte de David...)

Comme le savent nos lecteurs, nous défendons volontiers non seulement les logiciels mais aussi la culture libre sous ses multiples formes, y compris dans le domaine artistique :



la position et l'expérimentation d'artistes comme Gwenn Seemel, Amanda Palmer, Neil Jomunsi entre autres multiples exemples (ne risquons pas l'accusation de copinage en mentionnant Pouhiou), nous intéressent et nous passionnent parce qu'elles témoignent d'*un monde à la charnière*. En effet, un modèle d'édition et de diffusion arrive en bout de course et à bout de souffle, mais il est défendu *mordicus* à la fois par ses bénéficiaires (c'est cohérent) et parfois par ses victimes, ce qui est plus surprenant. Quant aux modèles émergents, aux variantes nombreuses et inventives, ils cherchent la voie d'une viabilité rendue incertaine par les lois du marché qui s'imposent à eux.

Le mois dernier une annonce nous a fait plaisir, celle de la publication « papier » par Glénat du *webcomic Pepper et Carrot* de **David Revoy**, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs du Framablog auquel il a accordé cette interview il y a quelques mois. Voici la page où il détaille sa philosophie.

Un article de Calimaq expose de façon documentée l'intérêt de cette reprise d'une œuvre *open source* par un éditeur « classique » dans laquelle il voit de façon

optimiste une façon de faire bouger les lignes qui bénéficie autant à l'auteur (qui renforce ses sources de mécénat) qu'à l'éditeur et aux lecteurs.

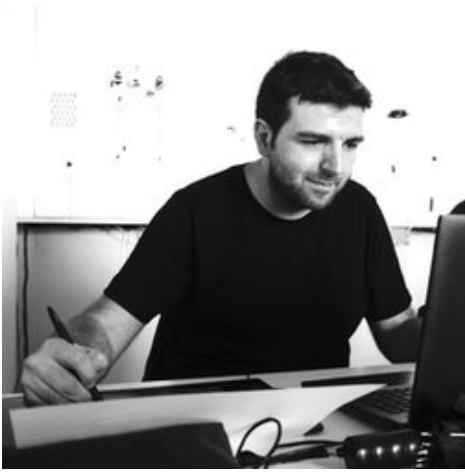
Tout va donc pour le mieux dans le petit monde de la BD ? — Pas vraiment, parce que l'accord passé par David Revoy avec Glénat (lequel s'engage à respecter cette licence Creative Commons) vient de provoquer une levée de boucliers chez un certain nombre d'auteurs de bande dessinée. Ils estiment notamment que cet accord dévalorise l'ensemble d'une profession qui peine déjà à survivre et s'insurgent contre l'idée de donner librement le fruit d'un travail artistique.

Vous pouvez par exemple lire ce billet de Xavier Guilbert pour la revue Du9 qui résume de façon assez équilibrée l'ensemble de la polémique. Si vous souhaitez lire un avis circonstancié carrément libriste, lisez l'excellent coup de gueule de Luc, qui fait notamment le lien avec Framabook, notre maison d'édition qui a fait « le pari du livre libre », mais établit néanmoins des contrats avec les auteurs qui sont rémunérés.

Également du côté des défenseurs du libre Neil Jomunsi sort la grosse artillerie et demande aux auteurs de se sortir les doigts du c**. C'est précisément à la suite de cet article que le principal intéressé s'exprime **dans un long commentaire que nous reproduisons ici avec son accord.**



(dans un premier temps David s'adresse à Neil Jomunsi)



*Photo par Elisa De Castro
Guerra*

Hello, merci Neil pour cette initiative, j'espère y lire ici des propositions constructives de la part des autres auteurs et non pas seulement des retours des happy few qui vivent confortablement du système éditorial classique. En effet, je prends en considération que ces auteurs ne peuvent pas émettre une pensée libre d'intérêts éditoriaux ou syndicaux sur ce thème (surtout de manière publique). Ils ont aussi très peu d'intérêt à un changement de paradigme...

Pour ma part, je me suis très peu exprimé jusqu'alors. Mais je me sens à l'aise sur ce blog. J'aime le ton de l'article, la police d'écriture et la boîte de commentaire large. Je pense que ça risque de me faire pianoter. Et puis, je n'ai pas de blog français... Je réquisitionne donc cette boîte de commentaire un peu comme un blogpost de réponse.

Voici mon angle de vue que-personne-ne-m'a-demandé-mais-voilà-tout-de-même sur le modèle de Pepper&Carrot et pourquoi, je le répète, il me convient et que je maintiens ma *tag-line* sur ma page de garde :



(Note : j'utiliserai par raccourcis les termes 'auteurs', 'éditeurs', 'lecteurs', mais je pense bien également aux 'autrices', 'éditrices', 'lectrices' derrière ces termes.)

Donc entendons-nous bien ici : je ne suis pas dans une lutte classique tel qu'on l'entend, voulant la destruction d'organisations, d'entreprises ou autre systèmes en place. Dans « changer l'industrie de la BD », j'entends « sanifier » les relations auteurs/éditeurs par plus de liberté et d'indépendance dans leurs relations. Par *sanifier*, je n'entends pas l'inversion du rapport de force où l'auteur triomphe de l'éditeur. Non. Dans ma démarche, il n'y a pas de rapport de force entre auteur et éditeur. L'éditeur est un acteur libre qui fait un produit dérivé de ma création. Dans le système classique, il y a un rapport dominant/dominé évident, contractualisé et opaque aux lecteurs. C'est tout là le problème. Avec Pepper&Carrot, je propose un système côte-à-côte. Chacun indépendant.

Ce système marche-t-il ? Sur ma page Philosophie, j'écris

... Et pourquoi Pepper&Carrot ne pourrait-il pas amorcer un changement et ainsi inspirer une industrie en crise ? Essayons !

Ce « essayons » démontre le caractère expérimental de ma démarche. Car oui, je suis en train de créer, oui, c'est nouveau et oui, ça agace quand quelqu'un essaie du nouveau.

Pepper&Carrot est un *webcomic* numérique en anglais principalement et international. Il est hébergé autant à Paris, qu'au U.S.A, en Asie et sur je-ne-sais-combien de sites miroirs et ça tourne. La France représente 4 % de ses visiteurs et cela me donne un peu de retrait sur le problème actuel. En effet : il serait vraiment malhonnête de penser que je suis dans la même situation qu'un jeune

dessinateur amateur français, publiant en français sans audience et qui n'aurait qu'un seul éditeur monolithique comme source de revenus/diffusion, Glénat, pour survivre avec les 350 \$ par mois de mécénat de Glénat... C'est pourtant, et à l'origine du buzz, l'angle de communication surprenant qu'a essayé d'orchestrer le syndicat BD SNAC sur sa page Facebook, et ce, bizarrement à quelques dizaines de jours d'une rencontre auteurs/éditeur importante. À part m'y faire traiter littéralement de con dans les commentaires et d'amener un lectorat d'auteurs entier à mépriser ma démarche, rien n'a germé, aucune pensée : stérile. Cependant cela a alimenté de la colère. Ce groupe a-t-il besoin de ça pour s'unifier ? Pepper&Carrot/Glénat est simplement devenu un prétexte du moment. Une opportunité pour eux de « casser de l'éditeur » collectivement et dénigrer un nouvel auteur qui n'a pas choisi de lutter à leur manière. Triste.

Donc ce buzz, dit-il la vérité ? En partie, oui, c'est pour ça que ça marche. Il est possible à n'importe qui de faire des produits dérivés de Pepper&Carrot, de façon commerciale, en suivant un ensemble de règles de la *Creative Commons Attribution* permissive que j'ai établie. Glénat qui imprime à 10 000 exemplaires mon webcomic n'est qu'un produit dérivé à mes yeux (comme déjà dit). Pour faire un parallèle, je le considère comme si j'avais un film et qu'ils imprimaient la figurine du héros. Rien de plus. Nous avons eu une collaboration que je décris en anglais sur le blog de Pepper&Carrot. J'en suis satisfait, c'est super cool un premier album imprimé, mais cliquez sur le bouton « HD » sur le site de Pepper&Carrot, et vous y aurez plus de détails, plus de couleurs que dans l'album imprimé.

Ma BD principale, mon support de choix n'est pas l'album de Glénat. Ce n'est pas le média principal de Pepper&Carrot. D'autres projets suivront comme l'éditeur allemand Popcom qui vient de rejoindre le mécénat de Pepper&Carrot, le livre de la Krita Foundation ou une édition régionale en Breton de Pepper&Carrot. Ce n'est que le début, le projet n'a que deux ans et je ne compte pas tout ça comme un manque à gagner. Je n'y vois que les effets positifs de personnes qui utilisent la base de ressources que j'ai créée, avec respect, dans les règles qui me conviennent pour créer plus de valeur autour de la série. Et ça fonctionne.

Glénat fait des bénéfices ? Et alors ? Bon pour eux. Le font-ils « sur mon dos » ? Non, je ne me sens pas lésé en quoi que ce soit. Pas plus que quand Pepper&Carrot fait la frontpage d'ImgUr, de deviantArt ou de Reddit. (je vous présente ici des nouvelles puissances éditoriales). Le papier, la chaîne graphique,

l'impression, l'emballage, la distribution, etc. c'est le métier de l'éditeur, il véhicule mon œuvre sur le papier. Pas très différent de ce que ferait un autre site web, pour moi. De mon point de vue, je fais du divertissement numérique sur Internet et je ne vends pas de BD. Si l'éditeur aime la source qui lui permet de vendre du papier, il sait comment me gratifier. Idem pour l'audience. C'est simple et c'est décrit dans l'album papier de Glénat Pepper&Carrot (si certains avaient pris le temps de l'ouvrir). Ce qui m'interpelle vraiment, c'est : Glénat imprime 10 000 exemplaires et aucun petit éditeur ne pense à aller sur mon site télécharger plein de croquis *Creative Commons* et en faire un *artbook* d'accompagnement en librairie ? Publier des cartes postales ? Refaire une version « deluxe » du Tome 1 ? Le monde éditorial à moins d'initiative que ce que j'avais prévu.

Je veux un univers collaboratif dont le lecteur puisse s'imprégner et devenir à son tour acteur, entrepreneur. Ici encore la Creative Commons Attribution le permet

J'aimerais aussi faire prendre conscience dans ce débat sur un autre point qui n'est jamais abordé dans les articles : la « culture libre » que permet Pepper&Carrot. Les auteurs ont conquis une place dans les esprits de leurs audiences qui me dérange fondamentalement. Prenez par exemple une BD lambda, distribué sous copyright classique (même d'un *webcomic* « gratuit » mais propriétaire d'Internet). Tout le monde peut penser l'univers, rêver dedans, rejouer les scènes en pensée, etc. Cet univers existe en nous. Mais dès que cette pensée essaie de germer, de muter, de passer à l'action dans la vraie vie par une création, elle se retrouve anéantie ou réduite aux règles vaseuses du *fair-use/fan-art/fan-fiction* qui devient illégal en cas de création d'activité commerciale. Combien de cas problématiques sur Internet ces dernières années ! Sans le savoir, les auteurs d'univers propriétaire sont aussi propriétaires d'une part de votre culture, de votre pensée, de vos rêves, de ce qui regroupe les fans...

Avec Pepper&Carrot, je ne veux plus de ce paradigme du tout. Je veux un univers collaboratif dont le lecteur puisse s'imprégner et devenir à son tour acteur, entrepreneur. Ici encore la *Creative Commons Attribution* le permet, et ainsi j'ai des projets de jeux vidéos, de jeux de sociétés, de jeux de rôles de fan-art et de fan-fictions qui viennent à leur tour enrichir le wiki de l'univers d'Hereva à la base de Pepper&Carrot. Encore une fois, ceci est ma volonté de créer une

relation côte-à-côte avec le lecteur, et j'en vois les bénéfiques.

je replace l'auteur maître de son œuvre en face de l'éditeur dans un rapport d'égal à égal dans leur liberté et leurs droits.

Vous l'avez donc compris, je ne suis pas intéressé par l'établissement d'une relation d'un contrat classique, dominant-éditeur, dominé-auteur et sous-dominé-lecteur-acheteur. C'est liberticide et nuirait collectivement à notre éditeur-auteur-lecteur, à nos libertés d'agir, d'entreprendre et de penser. Je fonde un écosystème où les acteurs sont libres et côte-à-côte dans un rapport pacifié. La CC-By-Nc ? (la clause non-commerciale de la *Creative Commons*) désolé, je ne la veux pas pour ma BD, et ce n'est pas parce que ça s'appelle *Creative Commons* que c'est libre : c'est une licence propriétaire. La CC-By (attribution) est libre et m'intéresse. Avec cette liberté, cette indépendance, j'ai ici un modèle qui fonctionne à ma modeste échelle et tout ceci alimenté financièrement grâce à des héros dans mon audience qui soutiennent mon travail et ma philosophie.



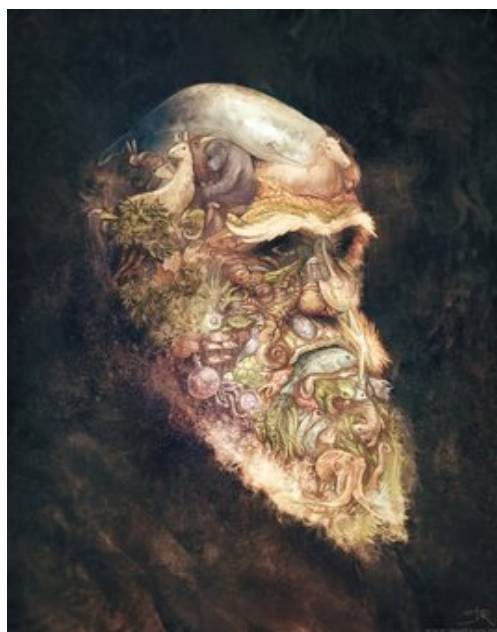
L'image finale de l'épisode 8 récemment publié, l'anniversaire de Pepper

Mais ce n'est pas tout... Ce que je propose est une solution robuste contre la question du piratage de la BD, ce que je propose rend obsolète la création même

des DRM pour la diffusion numérique, ce que je propose clarifie les rapports ambigus pour la création de *fan-art/fan-fiction* et dérivations, et enfin je replace l'auteur maître de son œuvre en face de l'éditeur dans un rapport d'égal à égal dans leur liberté et leurs droits.

Refaites le compte, et réévaluez ma proposition. Libre aussi à chacun de signer un contrat, de le négocier, de savoir quoi faire avec son œuvre. Mais pour moi, cette réflexion est faite. J'aime le libre pour ce qu'il offre pragmatiquement et je suis déjà dans son application à la réalité concernant ma BD depuis deux ans. Il vous reste un dégoût qu'une grosse entreprise genre « gros éditeur » puisse imprimer vos œuvres gratuitement ? Cela fait partie de la licence libre telle qu'elle est et de la liberté qu'elle offre. La licence n'est qu'un outil ne peut pas faire vraiment de différence entre la lectrice/traductrice japonaise, le petit commerçant polonais, l'artisan irlandais, le gros site web australien et le géant industriel de l'édition française... Sinon ce ne serait plus de la vraie liberté.

Il ne me reste plus qu'à continuer d'informer les lecteurs et leur demander de soutenir les artistes libres qu'ils aiment directement via Internet et non de penser que ces artistes touchent un quelconque gros pourcentage opaque sur les produits dérivés que ceux-ci iront acheter. Cette tâche d'information, si on s'y mettait tous collectivement et pratiquement entre artistes, aurait certainement plus d'effets sur nos niveaux et confort de vie que toutes négociations de pourcentages et discussions de frais d'avances autour de réunions et de cocktails.



Darwin par David Revoy, extrait

de son portfolio. Cliquer pour
agrandir ce portrait à la
manière d'Arcimboldo.

- Toutes les illustrations de cet article sont de David Revoy, CC-BY